

L'EPOQUE DE LA SHOAH EN FRANCE

par Bernard HOFFMAN, Paris

traduit du Yiddish par Shoulamit Auvé-Szlajfer

Dans la Shoah, où un tiers du peuple juif a disparu, se sont également trouvé pris environ cent vingt mille Juifs de France et parmi eux, un nombre important de nos compatriotes de Kutno, Krośniewice, Łęczyca et Dąbrowice. En tant que l'un d'entre eux, qui s'est trouvé quatre ans durant dans les griffes assassines et a enduré diverses exactions et persécutions dans les camps nazis, je veux raconter mon vécu tout au long de cette funeste période, ainsi que mes tribulations avec des compatriotes que j'ai rencontrés sur mon long chemin de tourments. Malheureusement, un grand nombre d'entre eux ont péri. Que ces quelques lignes leur soient une stèle du souvenir de leurs combats méconnus.

1

L'avance des troupes allemandes vers les portes de Paris, fit naître une grande panique dans la capitale française. Tout le monde a entrepris de fuir. Dans cet exode, des dizaines et des centaines de personnes, jeunes et personnes âgées, ont erré sur les routes à la recherche d'un endroit plus sûr où fuir pour échapper à ce terrible ennemi. Dans cette grande panique, beaucoup se sont perdus, des familles ont été séparées. Paris a été occupé par la Wehrmacht. Après la signature de l'armistice entre le gouvernement de Pétain et l'Allemagne, la population française a progressivement commencé à revenir dans la capitale, mais toute autre était la situation des Juifs. La simple pensée de tomber dans les griffes meurtrières des hitlériens les submergeait. Beaucoup sont restés en province. Ceux qui étaient en zone occupée ont recherché diverses cachettes et ont vécu dans une peur constante.

Entre temps, un "miracle" s'est produit avec l'armée d'occupation allemande à Paris. Au lieu de terreur, pillages, meurtres, une conduite de gentleman vis-à-vis de la population civile. Mieux encore : leur raffinement est allé encore plus loin. Au point que l'on voyait dans les cafés juifs des nazis et des soldats. Ils ont même conversé avec les Juifs, si on imagine qu'il ne s'agissait que des grands capitalistes, on a tort – la preuve, ils marchent ensemble avec les Russes... Ils ont même montré des uniformes et des bottes produits en Union Soviétique qu'ils portaient. Et quand on raconte que les Allemands traitent mal les Juifs, ce n'est rien de plus que de la propagande anglo-américaine...

De nombreux Juifs ont cru ces dires, en ont parlé aux autres et ont commencé à sortir des cachettes. Certains ont même écrit à leurs parents et amis de la province qu'on peut venir à Paris, les Allemands se comportent correctement. C'est allé au point que certains Juifs ont même commencé à commercer avec les Allemands et leur ont fourni certains articles, qui manquaient sur le marché.

Ce n'est qu'au début de 1941, que les Allemands ont commencé à montrer leur vrai visage. Outre quelques décrets anti-Juifs, il a été ordonné de procéder à un recensement de tous les Juifs – et plus précisément dans

les commissariats de police, où le cachet "Jude – Juif" a été apposé sur chaque carte d'identité. Ensuite, un grand nombre de Juifs naturalisés se sont vu retirer la citoyenneté française puis les Juifs se sont vu interdire de se rendre



"L'étoile jaune" en France

dans certains établissements et lieux publics. Des marchands juifs n'ont plus été autorisés à faire du commerce et ont dû céder leurs entreprises à des administrateurs aryens. Les Juifs ont eu encore le droit de prendre le métro – uniquement dans le dernier wagon. Les enfants juifs ont encore eu le droit d'aller à l'école – mais en s'asseyant sur des bancs séparés.

13 mai 1941. Cinq mille Juifs d'origine polonaise reçoivent les ainsi nommés "billets verts" avec l'ordre de se présenter à 7 heures du matin à certains points de regroupement pour un contrôle. Une panique s'installe. On court chez des voisins et des amis pour demander des conseils. Pour vider son sac. Personne ne sait quoi dire. Les optimistes ont cru qu'on voulait seulement vérifier leurs papiers, aucune raison d'avoir peur. D'autres ont senti qu'on voulait embobiner les cinq mille Juifs et qu'il ne fallait pas s'y rendre. Mais dans le "billet vert", en fait, il y avait une menace d'encourir de lourdes sanctions contre toute la famille si la personne requise ne se présentait pas. Nous sommes donc allés à l'endroit indiqué...

Là, les hommes ont reçu l'ordre de se regrouper d'un côté et on a dit aux femmes qui les accompagnaient d'apporter de la maison divers objets pour leurs maris, lesquels seront envoyés dans un camp de travail. Lorsque les femmes sont revenues avec des colis et des valises, les Allemands leur ont ordonné d'inscrire les noms des destinataires et ne leur ont plus permis d'approcher des

hommes. Les femmes en pleurs ont été battues et chassées à coups de bâtons et crosses de fusils.

Et ce n'était que le début – un terrible début !

2

Je me suis retrouvé parmi ce premier groupe de déportés. Dans la matinée des bus sont arrivés et ont emmené tout le monde à la gare. Alors que nous roulions dans les rues de Paris, les Français nous suivaient du regard et ne savaient pas ce qui se passait. Seuls quelques-uns d'entre eux, empoisonnés par la propagande hitlérienne, ont ouvertement exprimé leur satisfaction à ce spectacle, tandis que la majorité nous accompagnait de regards de sympathie. Tard dans la nuit, nous sommes arrivés dans deux camps : Beaune-la-Rolande et Pithiviers¹. J'ai échoué dans le premier camp.

Après que nous avons été expédiés dans les camps, une injonction a été émise selon laquelle tous les Juifs doivent porter une étoile de David jaune. Il s'est alors avéré que des Français, qui n'avaient jamais su qui de leurs voisins ou connaissances, étaient des Juifs – les ont reconnus du fait de cette pièce jaune... Il y eut des cas où certains Français ont volontairement porté l'étoile de David jaune, pour démontrer qu'aucun Juif ne leur faisait honte. Il y en eut aussi certains qui montaient dans la dernière voiture du métro.

En août 1941, a lieu à Paris la première grande rafle de Juifs. Des milliers sont arrêtés dans les rues et chez eux. Ils sont envoyés dans le tristement célèbre camp de Drancy – le premier enfer pour les Juifs sur le sol français. Les bâtiments inachevés ont été remplis de Juifs capturés. Tout lien avec le monde extérieur était déjà rompu. La nourriture est très maigre et celle qu'on nous donne était de la pire qualité. La situation sanitaire et hygiénique est également insupportable. Les épidémies et la mortalité deviennent un phénomène quotidien. Il commence également à y avoir des exécutions. Les Juifs de Paris ont connaissance de la situation à Drancy, l'ambiance devient déprimante et on a peur de sortir dans la rue. Les rumeurs s'amplifient que de Drancy partent des convois avec des Juifs vers une destination inconnue. On ne les revoit plus. (Drancy est effectivement devenu le point de transit des Juifs français, qui ont été déportés à Auschwitz, Chelmno, Treblinka et Majdanek).

Le 16 juillet 1942 est une des dates les plus tragiques pour la communauté juive de Paris. Dans la nuit, les assassins sont entrés dans les maisons juives et de là, avec force et brutalité, ont traîné des hommes et des femmes, des vieillards et des enfants, des malades, à moitié endormis et peu vêtus. Les cris et les hurlements des malheureux déchiraient la nuit noire et se mêlaient aux ordres meurtriers des Allemands². Les Juifs détenus ont été emmenés dans des fourgons de police³ à l'immense stade du "Vélodrome d'Hiver" et entassés dans une énorme promiscuité. Trente mille personnes ont été confinées dans

un même endroit. Dans cet enfer, certaines personnes sont devenues folles et pas un seul mort n'a été évacué. Ceux qui ont enduré cette période dans le stade se souviennent encore aujourd'hui avec horreur de ces scènes épouvantables.

Par la suite ces malheureux ont ensuite été conduits à Auschwitz-Birkenau. La plupart d'entre eux ont péri dans les chambres à gaz ou par d'autres méthodes létales étranges dans lesquelles Auschwitz excellait.

3

... Tard dans la soirée, nous sommes arrivés au camp de Beaune-la-Rolande, où nous avons été entassés dans des baraques avec des châlits en bois sur trois niveaux, sur lesquels étaient posées des paillasses remplies de paille. Dans l'obscurité, nous nous sommes jetés sur les châlits et immédiatement endormis recrus de fatigue. En nous réveillant le matin, nous nous sommes demandés, silencieusement ou à haute voix, à nous-mêmes ou les uns aux autres : "Où sommes-nous ? Pourquoi avons-nous été amenés ici ?"

Mon voisin le plus proche sur le châlit, avec son apparence, suscitait une grande pitié. On voyait que c'était un pauvre homme déprimé. Avec son yiddish lituanien, il m'a raconté qu'hier encore, très tôt le matin, sa femme lui avait donné un panier pour faire des courses dans un magasin à son retour du travail. Il a été pris dans l'une des rues de Paris. Il ne comprend pas ce qui se passe ici et fond en larmes... J'essaye de le calmer et de l'encourager, lui dire de tenir le coup, de ne pas laisser tomber.

Je sors de la baraque. Je m'aperçois qu'il y a encore des dizaines de baraques sur une grande surface, entourée de barbelés. Des gardes français surveillent l'endroit. On voit différents Juifs, de toutes strates de population, de toutes classes. Près de deux mille ont été amenés ici, au camp de Beaune-la-Rolande.

Au début, il a été difficile de trouver un langage et un mode de compréhension communs avec un public aussi diversifié. Puis petit à petit, après une prise de connaissance mutuelle, on commence à organiser ensemble la vie dans ces nouvelles conditions. Nous avons de nous-mêmes choisi un chef de baraque qui sera chargé d'établir et de maintenir un certain ordre et, en même temps, devra faire le lien entre nous, l'administration et les gardes du camp.

Nous sommes totalement isolés de nos familles. La nourriture que nous recevons n'est suffisante que pour nous mettre dans un état de faim chronique. Nous ne sommes dans le camp que depuis trois jours et les questions "pourquoi ?" et "qu'est-ce qui nous attend ici ?" sont sur toutes les lèvres. Soudain, nous avons été fortement surpris par des voix provenant de l'autre côté des barbelés. Il s'est avéré que nos femmes à Paris avaient découvert où le premier convoi avait été expédié et elles y sont venues. Seulement les gardiens ne les laissent pas

¹ NdT : à 75km au sud de Paris, à 10km l'un de l'autre.

² NdT : l'auteur, n'ayant pas vécu cette rafle, n'a pas réalisé que seule la police française y a participé.

³ NdT : en fait, ce sont des autobus civils qui ont été utilisés par la police française pour transporter les Juifs au Vel d'Hiv.

entrer. Elles se tiennent à distance, font des signes avec leurs mains, crient mais nous n'entendons rien. Nous répondons en retour en ne criant qu'un seul mot : "Du pain !" Les femmes l'ont bien entendu et elles se sont rendues dans la ville, ont apporté du pain. Maintenant elles nous envoient par-dessus la palissade des petits pains frais et délicieux. Cela permettra au moins d'assouvir la faim.

4

Quelque temps plus tard, nous avons reçu l'autorisation d'écrire des lettres. Des informations que nous avons reçues de Paris, il est devenu clair qu'il y avait des rumeurs variées et étranges au sujet de notre arrestation : alors que certains affirmaient que nous avions été arrêtés pour avoir fait du marché noir, d'autres prétendaient, que nous devions être des otages... C'est ainsi que les semaines et les mois s'écoulaient, sans aucun changement notable. Après quelques interventions énergiques, nous avons obtenu que nos femmes puissent nous rendre visite. Les rencontres se sont déroulées dans de grandes baraques, qui se trouvaient de l'autre côté de la clôture. Naturellement, cela se passait sous l'œil vigilant d'un garde.

Ensuite, nous avons également obtenu l'autorisation de recevoir des petits colis. Cela a créé une situation délicate, car certains n'ont rien reçu et d'autres encore, de modestes colis. Par conséquent, nous avons rassemblé dans chaque baraque les provisions et les avons réparties entre les plus démunis.

Un certain jour, j'ai retrouvé mon compatriote Zalman Bild. Nous nous sommes grandement réjouis d'autant plus que nous avons appris qu'il y avait là d'autres compatriotes, que nous avons alors souvent rencontrés : Nisan Frenkel, Benjamin Piotrkowski et son frère Wolf, Trojanowski (le beau-frère de Zalman Bild) et Henech Sztajn.

Zalman Bild s'est beaucoup intéressé à moi, est venu chaque jour dans ma baraque, m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose et apporté souvent un peu de nourriture cuisinée (il y avait une petite cuisinière électrique dans sa baraque). Le soir, il venait me voir, m'offrait un verre de thé. Il était comme un frère de sang pour moi.

En attendant, on n'entrevoit pas de perspective de sortie rapide ni d'aucun autre changement. On a donc commencé à penser à la mise en place d'une vie culturelle associative. Deux groupes ont été formés : un, de locuteurs yiddish et un, de locuteurs francophones. Alors que le premier groupe réunissait la génération des plus âgés, le deuxième groupe regroupait les éléments les plus jeunes.

L'administration du camp nous a octroyé de créer une grande salle dans l'une des baraques. On a ainsi mis en place une bibliothèque - et les gens aimaient lire des livres. Très souvent des conférences ont eu lieu sur des thèmes littéraires et scientifiques. Avec nous dans le camp, il y avait un groupe d'intellectuels. Parmi les jeunes également, il y avait des gens très compétents et

intelligents. Kadi Birnbaum, 19 ans, fils du célèbre couple d'artistes Birnbaum-Zewkina⁴, s'est particulièrement distingué. Le jeune homme était, tant physiquement qu'intellectuellement, très brillant. À son initiative, ont été formés par les jeunes une chorale, une section de théâtre, un club de sport. Il a donné des leçons, tenu des conférences – vraiment unique en son genre. Malheureusement, il a été parmi les premières victimes, quand nous avons été transférés à Auschwitz.

Chez les locuteurs de yiddish, il a été créé un cercle théâtral dirigé par des artistes juifs réputés de Paris. Des pièces très sérieuses étaient souvent interprétées dans le camp. Un chœur de 50 hommes a étudié et interprété les plus belles chansons de notre trésor folklorique. Le chef de ce chœur était notre compatriote de Kutno, Nisan Frenkel. C'était vraiment un érudit en musique et lui-même jouait du piano à queue. La chorale a beaucoup contribué à remonter le moral dans le camp et de ce fait, Frenkel était très estimé de tous et tout le monde lui vouait de la reconnaissance.

La vie dans le camp avait à peine commencé et personne ne croyait que peut-être on pourrait ainsi survivre à la guerre. Les nouvelles que nous recevions de Paris ne laissaient pas de trop grands espoirs.

5

Cela faisait un an que nous étions arrivés à Beaune-la-Rolande. Début juin 1942, des rumeurs se répandent selon lesquelles nous allions être dégagés d'ici, vraisemblablement pour un camp de travail en Allemagne. Des officiers allemands ont fait leur apparition, les inspections dans les baraques sont devenues plus fréquentes. Tout le monde pressent que de pénibles surprises nous attendent. La foule devient agitée et confuse, la tempête du soir se propage dans les airs. Dans les lettres que l'on nous autorise encore à écrire à la maison, on se sépare de nos proches et en même temps on leur demande de ne pas perdre courage, de faire attention aux enfants, de prendre soin de la maison... Nous leur donnons l'espoir d'être encore ensemble, bien que dans le cœur le ver de l'inquiétude et de la crainte nous ronge.

Le 26 juin, arrive l'ordre de se préparer pour le transport. Nous avons le droit d'emporter toutes nos affaires, sauf de l'argent. Le 27 juin, nous étions déjà entassés dans des wagons de marchandises, où il était difficile de respirer ou de faire le moindre mouvement. Lorsque nous traversons des villages français et de petites gares, dès que le train s'arrêtait, les Français nous apportaient de l'eau ou de la nourriture. Mais dès que nous sommes entrés sur l'abominable terre allemande, tout a changé. Les wagons furent hermétiquement fermés. Outre la presse et la chaleur étouffante, il y avait dans chaque wagon un tonneau ouvert pour les besoins physiologiques. La puanteur était insupportable et ceux qui avaient eu le temps d'emporter quelque chose à manger en chemin étaient incapables de le porter à leur bouche. Les gens s'évanouissaient ou tombaient sans connaissance.

⁴ NdT : Israël Birnbaum et Esther Zewkina.

C'est ainsi que l'on a voyagé quelques 24 h durant.

Soudainement, le train s'est brutalement arrêté. Une bande de SS a commencé à nous extirper des wagons, frappant et donnant des coups de pied sans pitié. Nous n'avons même pas eu le temps de prendre nos affaires avec nous. Avec des hurlements de sauvages et des coups, on nous a rassemblés sur une grande place, alignés en rang. Le commandant du camp est arrivé, à cheval. Il nous a tenu ce langage :

— Vous, Juifs maudits ! Vous vous trouvez ici dans le camp d'extermination d'Auschwitz. D'ici vous ne pourrez pas sortir vivants. Ici l'oncle Roosevelt ne peut pas vous aider...

Après ce discours, un officier SS avec un gros bâton à la main a commencé à décliner les noms des arrivants. Chaque appelé devait se précipiter en courant de l'autre côté, et l'officier en outre le frappait avec son bâton sur la tête, sur le dos et où il le pouvait. Si certains Juifs avaient le même nom, ils se mettaient d'un seul coup à courir et alors, le sadique devenait furieux et se mettait à assener des coups de droite et de gauche.

Après cette "réception", une bande de Polaks est venue vers nous et a commencé à nous prendre montres et bagues des mains. Ensuite, nous avons été forcés d'entrer dans des blocs où régnaient les kapos. Ils nous ont brutalement ordonné de mettre tous nos effets personnels dans des boîtes qui se trouvaient dans chaque bloc et nous ont menacé du pire si on gardait sur nous ne serait-ce qu'un morceau de papier. Le plus dur a été de nous séparer des photos d'épouse, d'enfants, de parents. Nous les avons conservées comme des reliques et maintenant, tout cela devait disparaître à tout jamais. En abandonnant une photo, nous avions le sentiment qu'on coupait à chacun un membre.

6

Durant trois jours, nous avons été harcelés avec des exercices, avec des allers et retours en courant, avec des appels, des coupes de cheveux et diverses désinfections. Ensuite, nous avons été envoyés au camp de Birkenau (Brzezinka), à trois kilomètres d'Auschwitz, où se trouvaient les chambres à gaz et les crématoires. Nous sommes restés debout pendant plusieurs heures lors du premier appel. Le soir, lorsque les commandos de travail sont revenus des lieux de travail, chaque groupe portait avec lui plusieurs morts. Cela nous a terriblement marqué. Nous nous étions demandé pourquoi ils nous avaient laissés si longtemps debout et à attendre : pour que nous voyions et percevions ce qui nous attendait ici...

Quelques jours plus tard, quelques sadiques allemands ont décidé d'une "distraction" : ils ont sélectionné parmi nous des hommes costauds et leur ont ordonné de se vautrer dans la boue, les uns sur les autres. Parmi les hommes se trouvait également notre compatriote Zalman Bild. Il a ensuite été envoyé dans un autre camp et je ne l'ai plus revu.

Nisan Frenkel et moi avons été affectés à un commando de travail. Nous avons été conduits au travail alors qu'il faisait encore nuit dehors. Nous devons

marcher pour y aller et travailler à un rythme rapide. Nous creusions des trous, chargions des wagons de pierres et ensuite les déchargions. La chaleur était épouvantable et nous n'avions pas eu droit à la moindre goutte d'eau pendant le travail. J'ai vu plus d'une fois des Juifs épuisés s'approcher des postes de garde et demander qu'on les abatte – ils ne pouvaient plus supporter la terrible soif. Justement dans de tels cas, l'assassin ne voulait pas les abatte si rapidement...

Une fois, notre kapo a été pris de l'envie d'entendre chanter. Il a demandé qui savait le faire. Ceux qui étaient avec moi à Beaune-la-Rolande m'ont pointé du doigt. Le kapo a décidé que je serai son chanteur et pour cela m'a donné une meilleure nourriture et m'a également privilégié. Nisan Frenkel m'a prié de demander au kapo s'il pouvait aussi chanter pour lui. Le kapo a dit à Frenkel de venir le voir, l'a écouté, mais n'a pas voulu l'engager.

Lorsqu'un groupe de tailleurs a été sélectionné dans le camp pour faire partie d'un convoi, Nisan Frenkel a été également parmi eux. Mais au lieu de confection, ils ont été envoyés faire de pénibles travaux. Quelques temps après, une partie du groupe a été ramenée dans notre camp, des malades, des brisés et épuisés. Nisan Frenkel se trouvait parmi eux. Il pouvait à peine se tenir sur ses jambes enflées, désespéré, ne voulant pas manger. D'une voix faible, il me dit :

— Pourquoi dois-je encore me torturer ? Ma femme et mon fils ne sont plus en vie. En ce moment des convois arrivent de Paris tous les jours...

Il parlait souvent et beaucoup de son fils, racontait ses grandes aptitudes musicales, il rêvait de le voir être un virtuose. Quelques jours après cette conversation, Nisan a été emmené dans la chambre à gaz lors d'une sélection. Sa femme et son fils ont partagé le même sort.

Après avoir passé quelques semaines à Birkenau, un beau matin, lors de la marche vers le travail, j'ai aperçu un homme âgé désespéré qui courait de droite et de gauche. Il venait tout juste d'arriver au camp. J'ai eu le sentiment que cet homme m'était familier. En m'approchant de lui, il ne m'a plus été difficile de me rappeler que j'avais là un compatriote, un Juif de Dąbrowice, dont je me souvenais bien de ma jeunesse quand j'ai quitté la ville. Ce Juif s'était



Un groupe de Kutners à Paris. La plupart ont disparu.

marié à Kutno avec la fille du barbier Wloski, s'était installé à Włocławek et y dirigeait un atelier de couture qui avait une bonne clientèle. Dans les années trente, il est parti à Paris. Ces jours-ci, il était arrivé à Birkenau avec un convoi de Paris.

Quand je lui ai demandé s'il était Moshe Chojke de Dąbrowice, il a fondu en larmes et a répondu par une question "Qui suis-je ?" Apprenant qui j'étais, il m'a pris dans ses bras et m'a demandé de m'occuper de lui. J'ai réussi à le garder dans mon groupe de travail pendant quelques jours. Puis il a été emmené. Je ne l'ai pas revu...

Dans mon bloc se trouvait également Warcki, un beau-frère de Zalman Bild. Il s'affaiblissait de jour en jour. Une fois, il a été ramené du travail car il ne pouvait plus marcher avec ses jambes enflées. Il s'assit près de moi et ne put même pas prononcer quelques mots. Il a encore essayé de mâcher le petit morceau de pain - et il est tombé en mangeant. Ce fut la fin.

7

Avant de quitter Birkenau, j'ai appris que mon frère Simcha était arrivé dans un convoi de Paris. On m'a également dit qu'il me cherchait. Dans la matinée, une connaissance me l'a amené - mais il ne m'a pas reconnu... J'avais tellement changé d'apparence au cours de ces onze semaines à Birkenau.

Après ma rencontre avec mon frère, j'ai été envoyé à Auschwitz. La chance m'a souri et j'ai travaillé dans un atelier de couture. Cela m'a beaucoup aidé à surmonter ces temps épouvantables. A Auschwitz, j'ai rencontré Benjamin Piotrkowski. Lui a également eu la chance de ne pas avoir à aller travailler avec un commando. Il a continué à travailler dans le bloc. Il n'avait aucune nouvelle de son frère Wolf. J'y ai également rencontré les frères Sztajn (Henekh, Mordechai et Chaim) arrivés avec les convois venus de France.

De Krośniewice, j'ai rencontré Pinchas-Lazer Hoffman et ses deux fils Moshe-Hercke et Zachariah ; les deux frères Moshe-Leib et Israël Strykowski. Et de Dąbrowice - Leib Chelminski, Michael Chojka, David et Leibish Brzustowski.

En septembre 1943, j'ai été inclus dans un convoi de Juifs français et belges qui ont été transportés à Varsovie pour nettoyer les ruines du ghetto. Entassés dans des wagons bien gardés, nous sommes partis pour Varsovie. Soudain, quelqu'un a crié bien fort que nous étions la veille de Yom Kippour. Spontanément, j'ai entamé "*Kol Nidrei*" - et j'ai chanté cette prière jusqu'à la fin, comme si je me tenais devant le lutrin de la synagogue... Le garde a demandé qui avait chanté et a commencé à se diriger vers moi. Tout le monde s'est raidi de peur, on était sûr que je paierais de ma vie la prière du Yom Kippour. Le garde, cependant, savait qui avait chanté. Venant vers moi, il me tendit sa bouteille et me permit de boire en me demandant tout d'abord si j'avais soif.

L'épouvantable voyage pour Varsovie a duré trois jours et trois nuits. Le camp où nous avons été installés était situé dans la rue Gęsia. Là se trouvaient aussi des kapos qui étaient venus avec nous d'Auschwitz.

Le travail consistait à nettoyer les ruines du ghetto bombardé et incendié après le soulèvement héroïque. Nous avons également participé à certains travaux de construction. Dans les bunkers et les cachettes, nous avons trouvé des objets et de la nourriture, qui y avaient été cachés pour des temps mauvais et dans l'espoir d'en profiter plus tard. Si nous tombions sur des êtres humains, c'étaient des squelettes vivants. Ils mouraient de faim.

Dans le ghetto vide, une fois une femme et un garçon ont été détenus. Les Allemands les ont interrogés, ils voulaient découvrir d'autres cachettes juives - mais la mère et le fils savaient se taire. Ils ont été tous deux fusillés.

Dans le ghetto détruit, il restait beaucoup de murs entiers. Quand les gardes ne surveillaient pas, je me faufilais derrière un tel mur et j'ai découvert plus d'une fois toute une pièce en état avec des rayonnages de livres et des tableaux de rabbins, qui étaient encore accrochés aux murs. J'ai pensé aux occupants de ces appartements, aux Juifs pieux et sincères qui avaient l'habitude jour et nuit de s'asseoir devant un livre et étudier. C'était leur plus grand bonheur... J'ai de nouveau jeté un coup d'œil sur les tableaux et j'avais le cœur serré de douleur. La communauté juive polonaise n'était plus - le joyau du peuple juif. Tout n'était plus que cendre et poussière...

À l'approche de l'hiver, j'ai senti que le gel et le froid m'achèveraient si je continuais à travailler à l'extérieur. J'ai réussi à obtenir un travail dans la confection où j'ai travaillé pendant plusieurs mois. Plus tard, j'ai été transféré sur un travail dans un hôpital, où je suis resté jusqu'à ce que je quitte Varsovie.

8

En juillet 1944, alors que l'armée soviétique s'approchait de Varsovie, ordre fut donné d'évacuer notre camp. Les trains ne fonctionnaient plus aussi bien qu'un an plus tôt. Nous soupçonnions que les Allemands voulaient nous tuer sur-le-champ. On ne travaillait déjà plus, seuls les appels avaient lieu comme avant et la garde est devenue plus stricte. Enfin, nous entendons l'ordre de nous mettre en route. Nous savons que l'évacuation se fera à pied. Les 300 patients de l'hôpital ont été fusillés. 400 de nos commandos sont restés pour débarrasser les morts.

L'évacuation de Varsovie a commencé. Équipés de deux couvertures et d'un peu de provisions, nous sortons en marchant de la capitale polonaise, accompagnés des deux côtés par des SS, à la tête desquels était un jeune voyou, ancien commandant de camp à Varsovie. La chaleur était grande et éteindre notre soif n'était pas permis. En raison de la faiblesse et de l'épuisement, une partie des prisonniers n'a pas pu continuer. Ceux qui tombent sont immédiatement fusillés.

Après un repos dans un champ, nous avons reçu l'ordre de nous lever et de nous compter. Les tueurs profitaient chaque occasion pour nous compter, voulant savoir combien étaient déjà morts. Mais maintenant j'ai du mal à me lever. Je sens que mes dernières minutes approchent. Deux collègues m'ont relevé en force et m'ont soutenu. Après l'appel, je suis retombé, mais par chance,

les Allemands ne l'ont pas remarqué. Mes amis m'ont de nouveau relevé et m'ont aidé à marcher. Pendant toute la durée de cette horrible marche, les assassins ont fait en sorte que nous n'ayons rien à boire. En route, nous passions tout près de nombreuses rivières et, même lors de pauses et particulièrement à côté d'une rivière, il était strictement interdit d'aller se désaltérer. Certains s'y sont risqués – ils ont été abattus sur le champ. Ceux qui ont sauté dans l'eau n'en sont pas sortis vivants. Cela s'est passé non loin de Łowicz, au bord de la rivière Bzura.

Une fois, on nous a dit de faire halte sur un grand terrain que je reconnaissais bien. Oui, nous nous trouvions maintenant près de Kutno. Soudain, un flot de souvenirs de mon enfance a surgi, j'ai revu mes parents, mes sœurs et frères, amis et proches. Me sont revenues les années tumultueuses de jeunesse au village, puis à Kutno. Les souvenirs de ma prime enfance, des rues, des Juifs flottent autour de moi, me reviennent les *Shabbat* et les jours de fête. Qu'était-il advenu de tout cela ?

Les gardes SS étaient partis quelque part, seuls les kapos nous surveillaient. Mais eux non plus ne nous laissaient pas approcher de l'eau. Nous étions assis ou couchés, exténués et rêvant d'un peu d'eau. Chez quelqu'un est née l'idée de creuser le sol avec un morceau de bois et il a été ébahi en découvrant que le bois était devenu humide. Pas de doute – il y avait de l'eau ici. Il a creusé encore un peu et a pu boire à l'envi. D'autres se sont approchés pour profiter du trésor, mais les kapos ne toléraient aucun attroupement, aussi chacun s'est mis à creuser et non seulement cela a permis s'abreuver, et même se laver. Après tant de jours d'errance sans eau, cette découverte relevait pour nous du miracle.

Entre temps, les malfrats SS sont arrivés et ont annoncé que nous poursuivrions maintenant en train. Nous sommes retournés sur le champ pour attendre le train. A ce moment, une averse est tombée et nous avons tous été trempés. Finalement les wagons sont arrivés. Au moment de monter, un Juif a tenté de s'échapper. Bien qu'il fît nuit, le fugitif a été repéré et abattu.

Nous étions déjà tous montés dans le train. Mais le train ne part pas. On subodorait qu'en raison des partisans qui étaient actifs dans la région, les Allemands avaient peur de voyager de nuit. A l'aube, notre train a poursuivi sa route vers le lointain. Dans les wagons on s'est un peu séché de la pluie et les couvertures ont été accrochées aux parois pour qu'elles sèchent. À la tombée de la nuit, un groupe de Juifs de notre wagon se sont mis d'accord pour s'enfuir. Grâce à l'obscurité, ils se sont glissés sous les couvertures et ont fait sauter les carreaux de la fenêtre - et ont commencé à sauter du train en marche. Un grand nombre aurait sûrement réussi à s'échapper, n'eût été la conduite perfide d'un paysan, qui, d'abord a offert l'hospitalité chez lui à deux fugitifs et est allé immédiatement

dénoncer les "invités". au poste de garde le plus proche. Les deux Juifs ont été repris et livrés à la gare la plus proche, où notre convoi était arrêté. On a compté et recompté dans le wagon, jusqu'à ce qu'il soit constaté que onze personnes manquaient. Les Allemands ont atrocement tabassé les deux Juifs qui avaient été repris et les ont jetés dans un wagon, dont les occupants ont été punis de trois jours sans nourriture ni boisson. En arrivant au camp de Dachau, nous avons vu les conséquences tragiques de cette punition : certains ont perdu la tête, certains sont morts dans le wagon et les autres ont été tellement affaiblis qu'ils étaient méconnaissables. J'ai senti que maintenant ma fin approchait.

Avec force coups on nous a ordonné de descendre des wagons à un endroit, on distribue de l'eau chaude. Avec mes dernières forces restantes, je m'y suis traîné et j'ai par hasard vu un kapo familial, qui a accepté de me donner un peu d'eau. Cela m'a redonné un nouveau courage et je ne veux pas me soumettre aux assassins, leur survivre.

9

Nous avons été détenus à Dachau 15 jours en quarantaine. Plus tard, nous avons été transférés dans un camp situé au fond de la forêt. Nous l'avons d'ailleurs appelé le "camp forestier". Là-bas, il n'y avait encore rien. D'abord, nous devons installer le camp. Ensuite, construire des usines souterraines, le travail a été effectué à un rythme très rapide. Nous avons travaillé en deux équipes, l'une de jour et l'autre de nuit. Toutefois, nous avons récupéré des forces après la quarantaine de 15 jours. Nous étions gardés par des civils allemands, dont certains n'étaient pas moins brutaux et sadiques que les S.S. Quand une de mes mains a enflé, un de ces Allemands a menacé de m'abattre si je ne continuais pas à travailler. Une de mes connaissances m'a fait entrer à l'hôpital et j'y ai travaillé jusqu'à ma libération.

Le 2 mai 1945, nous avons été libérés par les Américains. Le 23 mai, j'étais déjà à Paris et, à mon grand bonheur, j'y ai retrouvé ma femme avec les trois enfants. De généreux français les ont cachés et grâce à cela, ils ont été sauvés des griffes hitlériennes. Une grande partie des Juifs de France sont redevables de leur vie au comportement humain de très nombreux Français.

*

Tel est, en bref, mon récit concernant le sort des Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale, au travers de mon vécu personnel. Je me suis efforcé de transmettre les détails les plus importants de ces sinistres jours et également le souvenir de tous les compatriotes rencontrés sur les routes de la souffrance et de la douleur, et qui sont morts de toutes les morts violentes que les assassins Nazis ont inventés pour notre peuple.